

RECIT – LA PEINE DE MOURIR
par José Saramago

Ma grand-mère, déjà levée avant tout le monde, me tendait une grande tasse de café avec des morceaux de pain et me demandait si j'avais bien dormi.

Quand je lui racontais un mauvais rêve né des histoires de mon grand-père, elle me rassurait toujours :

« Ne t'en fais pas, dans les rêves, rien n'est solide. »

Je pensais alors qu'elle, bien qu'étant aussi une femme très sage, n'atteignait pas la hauteur de mon grand-père, qui, allongé sous le figuier avec son petit-fils José à ses côtés, pouvait mettre l'univers en mouvement avec seulement deux mots.

Bien des années plus tard, lorsqu'il n'était plus de ce monde et que j'étais devenu un homme, j'ai compris que ma grand-mère aussi croyait aux rêves.

Comment expliquer autrement que, par une nuit tranquille, assise devant la porte de sa modeste maison où elle vivait désormais seule, contemplant les grandes et les petites étoiles, elle ait prononcé ces paroles :

« Le monde est si beau, et j'ai tant de peine de mourir. »

Elle n'a pas dit « peur de mourir », elle a dit « peine de mourir »,

comme si la vie, rude et remplie d'un labeur constant, qu'avait été la sienne, recevait, en ce moment presque ultime, la grâce d'un suprême adieu —

le réconfort d'une beauté révélée,

là, devant sa maison, si singulière dans ce monde,

parce que des êtres y avaient vécu, capables de dormir avec des porcs comme s'ils étaient leurs propres enfants,

des êtres qui avaient du chagrin à quitter la vie uniquement parce que le monde était beau,

des êtres comme mon grand-père Jérónimo,

berger et conteur,

qui, sentant la mort venir le chercher, a pris congé de chaque arbre de son verger, un par un, les étreignant et pleurant,

parce qu'il savait qu'il ne les reverrait plus.

José Saramago – Discours de réception du Prix Nobel de Littérature, Stockholm, 1998.